

**REMISE DE L'INSIGNE DE CHEVALIÈRE
À MADAME CHANTAL MORENO**

PARIS, LE JEUDI 2 JUILLET 2009

Discours de madame Chantal Moreno

Monsieur le Premier Ministre Jean Charest,
Monsieur le Premier Ministre Jean-Pierre Raffarin,
Monsieur le Grand Chancelier,
Messieurs les parlementaires,
Distingués invités,
Chers amis,

C'est un immense honneur que vous m'avez fait, Monsieur le Premier Ministre, lorsque vous m'avez annoncé cette nouvelle. Je suis restée sans voix. Je n'avais jamais imaginé qu'une distinction si prestigieuse puisse m'être décernée. Ce fut un véritable privilège et aussi un bonheur pour moi d'avoir pu participer, dans les fonctions qui ont été les miennes, à cette œuvre commune que constitue la relation directe et privilégiée entre la France et le Québec.

Comprendre le Québec, ses aspirations, ses exigences, demande un long apprentissage et de bons guides, et j'ai toujours le sentiment qu'il me reste encore beaucoup à découvrir et à apprendre.

Avoir la chance d'être au cœur de la préparation des visites alternées des premiers ministres m'aura permis de mesurer la profondeur de cette relation unique, son importance et sa complexité.

Mon apprentissage personnel a commencé dès 1994, grâce à une décision politique du Conseil régional Poitou-Charentes, qui, sous l'impulsion de son président de l'époque, a alors fait le choix de retenir le Québec comme partenaire prioritaire de coopération. Le Département de la Vienne s'était, de son côté, engagé dans un partenariat avec le Canada.

J'ai été ainsi d'emblée placée face aux subtilités de la relation à trois, que la France doit assumer au quotidien. Mais c'est le débat référendaire de 1995, pour lequel le monde entier s'est passionné, qui a été pour moi un révélateur. C'était la découverte d'un peuple, un peuple placé face à son destin qui s'interrogeait, une nouvelle fois, sur son avenir.

Le Québec a toujours regardé vers la France, « la mère patrie », et même si la France s'intéresse également à la vie et aux idées du Québec, il n'y a pas de commune mesure entre ce qu'un Québécois connaît de la France de ce que connaît une Française ou un Français du Québec.

J'ai donc dû me pencher sur votre histoire pour mieux vous comprendre. Ce qui est fascinant, pour nous, Françaises et Français, c'est la détermination de la nation québécoise qui, depuis 1760, a dû se battre pour garder ses valeurs et au premier chef sa langue, le français.

S'exprimer en français a été un combat permanent. À maintes reprises, vous auriez pu trébucher et tomber dans l'assimilation. En 1793, par exemple, avec le débat sur la langue française, il s'en est fallu de peu pour que tout bascule. Il est une réalité indiscutable, la nation québécoise se définit tout d'abord par sa langue.

Je suis convaincue que c'est la rudesse de vos hivers par - 40 avec le facteur vent (et on ne connaît pas le Québec tant qu'on n'a pas expérimenté l'hiver québécois) qui a ainsi forgé des générations de femmes et d'hommes d'une volonté inébranlable, et j'ai pu constater qu'aucune concession n'est possible sur ce sujet.

Vous m'avez interrogée, Monsieur le Premier Ministre, il y a peu de temps, sur les différences qui existent entre la France et le Québec.

La véritable différence se situe à ce niveau. Les Français n'ont jamais eu à se battre pour garder leur langue. Il s'agit pour eux d'une évidence, alors que pour vous, Québécois, c'est une question de survivance.

Vous avez fait le choix de vivre la modernité en français, alors que pour des générations de jeunes Français la modernité s'exprime, à leurs yeux, en anglais.

Vous êtes devenus un exemple pour la France, une référence pour votre engagement en faveur de la Francophonie. Je sais que vous avez parfois du mal à nous comprendre, lorsque par exemple la France renonce à sa langue pour les brevets européens ou qu'elle laisse accrediter la théorie que la recherche ou les affaires doivent se faire en anglais.

Par votre combat quotidien, vous avez su non seulement préserver votre identité francophone dans un univers anglo-saxon, mais nous secouer et provoquer ainsi, chez nous, Français, une prise de conscience nécessaire et salutaire. Ce militantisme québécois, il m'aura amené à me tourner vers la Francophonie.

Sans le Québec, je ne serais pas aujourd'hui à l'Organisation internationale de la Francophonie.

Nous, Françaises et Français, avons parfois du mal à cerner vos attentes à l'égard de la France. Je l'ai ressenti avec force en tant que commissaire générale pour les célébrations du 400^e anniversaire de la fondation de Québec.

Nous avons dû, avec Jean-Pierre Raffarin, identifier quel pouvait être le cadeau de la France pour ces célébrations. Ce qui n'était pas une mince affaire. J'ai eu beaucoup de mal à comprendre quel était ce besoin impérieux qui poussait certains Québécois à attendre un cadeau de la France.

Jean-Pierre Raffarin était régulièrement interpellé sur le sujet. « Je ne suis pas le père Noël et les Québécois ne sont pas des enfants », répondait-il. La question suivante était : Combien de millions de dollars la France va-t-elle consacrer au cadeau du Québec ?

Je suis convaincue que notre relation ne peut pas se mesurer à la valeur d'un cadeau ou sur la base du montant de nos investissements et échanges commerciaux.

Il s'agit d'une relation du cœur et d'amour.

Pour reprendre une phrase d'un célèbre historien québécois, « la valeur d'un acte ne se mesure pas à la dimension physique ou matérielle mais à l'intensité de l'amour que l'on y met ». Nous nous sommes ainsi attachés, au travers de la participation française au 400^e, à mobiliser ces liens du cœur et à vous apporter ces preuves d'amour.

Je n'oublierai jamais cet instant magique d'intense émotion, en août dernier, sur les plaines d'Abraham, *Paris-Québec sous les étoiles*, 100 000 personnes reprenant en cœur les chansons françaises et québécoises. Pour le 400^e anniversaire, ce sont plusieurs centaines de collectivités, associations, entreprises, jeunes, qui ont fait vivre ces liens du cœur.

Avec le recul, je pense que vous attendiez que nous effacions de l'inconscient collectif québécois ces périodes où la France vous a tourné le dos. Ce jour de 1763, où elle a choisi de garder les Antilles et d'abandonner le Québec et ses quelques arpents de neige!

Pour moi, le Québec ne serait pas le Québec sans le Canada et le Canada sans le Québec. Pour la France, il s'agit d'un dialogue complexe à haut risque, car il s'agit d'un débat où, souvent, la passion prévaut sur la raison. Vous nous demandez d'être sans ambiguïtés. Je pense que le 400^e anniversaire aura permis de dessiner en France une relation à trois, plus harmonieuse et apaisée. Une phrase de notre président de la République Nicolas Sarkozy la résume très bien : « Les Québécois sont nos frères, les Canadiens nos amis ».

Ce qui m'aura le plus passionnée, c'est d'apporter ma modeste contribution à la mise en œuvre des conclusions retenues par les premiers ministres, dans le cadre des visites alternées. Elles ont toujours eu un effet accélérateur, permettant de relever de nouveaux défis et d'innover, parfois contre l'avis même des administrations concernées. Je pense en particulier à l'organisation de la mission conjointe au Mexique, en novembre 2004, qui demeure toujours une expérience unique. Pour la première fois, la France et le Québec organisaient ensemble une mission économique à laquelle participaient les deux premiers ministres, du jamais vu. Que de réticences a-t-il fallu lever! Mais ce fut un grand succès. La diplomatie française s'en souvient encore. Et la diplomatie canadienne encore davantage! C'est également cela le miracle de la coopération franco-québécoise.

Jean-Pierre Raffarin m'aura appris que nous avons un devoir d'exigence vis-à-vis de la relation qui unit la France et le Québec, celui de la préserver des clivages politiques. Elle

doit demeurer non partisane. Je me suis toujours attachée dans mes fonctions à faire en sorte que ce principe soit respecté.

C'est ainsi que nous avons travaillé avec la même loyauté avec Lucien Bouchard, le premier ministre qui, pour la première fois, a reconnu l'importance du fait régional dans la coopération franco-québécoise; Bernard Landry, qui a parrainé et accueilli les premiers ateliers de la coopération décentralisée, et enfin avec vous, Monsieur le Premier Ministre, qui avait apporté, avec Jean-Pierre Raffarin, un nouveau souffle aux visites alternées des premiers ministres.

J'ai été guidée toutes ces années par les délégués généraux du Québec à Paris et les consuls généraux de France à Québec et leurs équipes. Ils m'ont appris à aimer et à comprendre le Québec : Michel Lucier, Clément Duhaime, Wilfrid-Guy Licari, Dominique Boché, Jacques Audibert et François Alabrune. Ils ont fait de moi une presque Québécoise.

Je tiens à tous les remercier ainsi que tous ceux avec lesquels j'ai travaillé, notamment Céline, Christian, Rita, Charles, Yves, Mario et Patrick. Ils se reconnaîtront.

C'est avec affection que je suis déterminée à poursuivre mon engagement pour cette belle cause qui me dépasse. Permettez-moi, Monsieur le Premier Ministre, de faire mienne la devise du Québec : Je me souviens!